

Alors l'ancien forçat se releva en se disant :

—Outils et lanterne sont là à ma disposition... Cela me dispensera d'ouvrir mon porte-monnaie pour me les procurer ! Tout est pour le mieux ! Il s'agit maintenant d'aller dîner, et de bien dîner, car j'aurai de la besogne cette nuit !

Grancey gagna le bord de la Marne, voulant éviter de se montrer de nouveau dans le village de Champigny.

Des rires et des chants attirèrent son attention sur un point peu éloigné de la berge qu'il suivait et où il comptait bien trouver un établissement de marchand de vins.

Il se dirigea du côté d'où venaient ces rires et ces chants, se succédant en fusées joyeuses, et il s'arrêta en face du lavoir-restaurant de Bordier, non plus le vieux Bordier, le pêcheur, chez qui les deux agents venus à Champigny pour arrêter Servais Duplat avaient pris leurs renseignements, mais chez Bordier fils, successeur de son père mort depuis quelques années.

Sous les grands arbres faisant face au lavoir et où se trouve le restaurant proprement dit, une bande d'une gaieté folle venait de se mettre à table et commençait à dîner.

Cette bande se composait de dix personnes, cinq jeunes gens et cinq jeunes femmes.

Les uns et les autres appartenaient à la race des *canotiers*, race qui disparaît de plus en plus à notre époque, car le sport du canot cède la place à celui, terriblement envahissant, de la bicyclette.

Canotiers et canotières, excités par de nombreux apéritifs, étaient les uns et les autres de la plus joyeuse humeur.

On disait d'énormes bêtises dont on riait sans savoir pourquoi, en buvant dans de grands verres du petit vin pétillant de Saumur.

De Grancey vint s'asseoir à une table qu'isolait un massif de lilas blancs la cachant aux regards.

Il se fit servir à dîner et, une fois servi, il prêta l'oreille à ce qui se disait tout près de lui.

Il aimait à écouter parler, même les inconnus, convaincu, non sans raison, que d'un simple mot dit par hasard dans une conversation courante peut jaillir une étincelle dont un homme intelligent, dénué de tout scrupule, doit savoir faire son profit.

Canotiers et canotières bavardaient à bâtons rompus, changeant dix fois par minute le thème de leur entretien.

Après avoir effleuré nombre de sujets, on se mit à parler du jeu.

—Dis donc, Léonce, fit tout à coup l'une des jeunes femmes dont la voix glapissante dominait toutes les autres, est-ce que tu viendras demain soir chez Léocadie ?...

—Qu'est-ce qu'on y fera, chez Léo ? demanda un organe masculin.

—On y taillera un joli bac de santé, suivi d'un souper par petites tables. Ça sera très chic !...

—Aller chez Léo tailler un joli bac de santé, ça ne serait pas à faire répliqua la voix d'homme.

—Pourquoi donc ça ?

—J'ai été *soulagé* de vingt-cinq louis la dernière fois que j'ai touché les cartes chez elle... C'est pleins de filous, son tripot, et d'ailleurs elle me porte la guigne !

—Parce que, toi, tu t'emballer toujours quand tu joues ! répliqua l'une des femmes. Moi, j'ai gagné quinze louis... .

—Moi, dix... appuya une autre voix féminine.

—Moi, cinq... Ça m'a même bien aidé à payer mon terme !

Un des dîneurs, dont l'absinthe et le bitter empâtaient la langue, posa cette question :

—Qu'est-ce que c'est que cette Léocadie ?...

—Une bonne fille très roublarde... Elle reçoit des gaillards qui ont un fort sac. On joue chez elle la grosse partie... l'argent roule et il faut être emballé comme Léonce pour ne pas savoir y faire sa pelotte... .

—Emballé, tant que vous voudrez ! riposta le jeune homme qu'on appelait Léonce. C'est la cagnotte qui la fait sa pelotte, et je vous fiche mon billet qu'elle est dodue !...

—Il faut bien que Léocadie rentre dans ses frais de champagne et de soupers... C'est de toute justice !...

—Est-ce qu'on a besoin de parrain pour être reçu chez cette dame ?... interrogea de nouveau le dîneur à la langue empâtée.

—Des parrains ! jamais de la vie ! Entre chez elle qui veut, pourvu qu'on ait un peu de chic et qu'on paie le droit d'admission.

—Combien ?

—Une bagatelle... Trois louis... .

—Et il y va des joueurs sérieux ?

—Je t'écoute !... Des pontes et des banquiers qui ont un compte à la Banque de France et dont les poches sont bourrées de billets de mille !

—Joue-t-on chez elle tous les jours ?

—Non, les mardis, jeudis et samedis... .

—Elle demeure ?

—Rue de la Tour-d'Auvergne, numéro 17... Si le cœur t'en

dit, tu n'auras qu'à passer à sept heures du soir par l'entrée de la table d'hôte où, moyennant trois francs cinquante, tu dîneras très proprement. Pour entrer au salon de jeu bien clos, qui se trouve au sous-sol, tu n'auras qu'à dire à une des femmes de service : " Je vais prendre une chartreuse verte... " C'est le mot de passe... On te conduira, tu feras ton versement de trois louis dont le reçu te servira de carte d'admission, et tu auras le droit de venir, trois fois par semaine, t'enrichir ou te faire plumer, selon les caprices de la chance !

Le pseudo Georges de Grancey tira de la poche de son veston son portefeuille, et à la lueur d'une lampe qu'on était venu poser sur la table, il écrivit ces indications sur une des pages :

" Léocadie. 17, rue de la Tour-d'Auvergne. Table d'hôte. Chartreuse verte. Trois louis. Mardi, jeudi, samedi."

Une heure plus tard, les dîneurs bruyants quittèrent leur table et regagnèrent le chemin de fer qui devait les ramener à Paris.

Le forçat libéré se fit servir un verre de fine champagne, demanda l'addition, paya, et quitta l'établissement Bordier au moment où neuf heures sonnaient au clocher de l'église de Champigny.

La nuit était sombre.

La journée avait été chaude, d'une chaleur lourde, accablante. L'atmosphère était surchargée d'électricité.

Le vent de Sud-Ouest venait de s'élever tout à coup, agitant les larges feuilles des peupliers, et produisant un bruit pareil à celui des lames sur la plage au moment où monte la marée.

D'instant en instant le ciel devenait plus menaçant.

A l'horizon de gros nuages noirs aux bords cuivrés grossissaient en se rapprochant rapidement.

—De l'orage ! murmura le ci-devant clerc d'avoué, mauvaise affaire pour mes frusques, mais temps à souhait pour mener à bonne fin ma petite opération. Il faut faire vite si je ne veux pas être trempé jusqu'aux os, ce qui serait gênant pour rentrer à Paris.

A peine le jeune homme venait-il de formuler ces réflexions qu'un grand éclair raya le ciel et fut, au bout de quelques secondes, suivi d'un coup de tonnerre sourd et prolongé.

Il hâta le pas, retrouva facilement, malgré les ténèbres, le chemin qu'il avait suivi pour gagner les rives de la Marne, et dont il avait avec soin noté la topographie dans sa mémoire.

En peu d'instant il atteignit le bouquet d'arbres sous lequel il était resté, assis et fumant, pendant des heures entières, guettant le départ des travailleurs qui avaient attiré son attention.

Le point rouge fixe de la lanterne accroché en tête des obstacles qui barraient une partie de la route, à l'endroit vers lequel il se dirigeait, le guidait de la façon la plus sûre.

Les propriétés disséminées à travers la campagne offraient des fenêtres closes. Aucune lumière, aucuns bruits, sauf quelques aboiements de chiens énervés par l'approche de l'orage qui s'étendait de plus en plus sur la boucle de la Marne.

Sans hésiter le pseudo Grancey pénétra dans le terrain sur lequel on bâtissait et que les terrassiers défonçaient.

XXI

Sous la lueur aveuglante d'un éclair le manche d'une bêche fichée en terre apparut au ci-devant forçat.

Il le saisit.

A côté de cette bêche se trouvaient une pelle et une pioche.

Il chargea tout cela sur son épaule, escalada pour sortir du terrain la légère clôture de fil de fer qu'il avait franchie pour entrer, décrocha la lanterne qu'il éteignit, se dirigea vers la rue de Bretigny et ne tarda guère à se trouver en face de la maison habitée pendant trois ou quatre jours par Servais Duplat, dix-sept ans auparavant.

Quelques secondes lui suffirent pour s'introduire dans l'enclos.

Il marcha droit vers l'angle du jardin où poussait vigoureusement, au milieu des herbes folles, le figuier indiqué par l'ex-communard dans les divagations de son délire.

Le pseudo Georges de Grancey jeta autour de lui un coup d'œil rapide pour s'assurer si dans les maisons voisines aucune lumière n'annonçait que quelqu'un fût éveillé et pût entendre le bruit de sa pioche entamant le sol.

L'obscurité la plus profonde régnait partout.

—Au travail, maintenant ! murmura le gremlin rassuré.

Son travail pouvait à la rigueur s'accomplir à tâtons, dans les ténèbres, seulement il avait besoin de voir clair, ne fût-ce qu'un instant, pour se guider.

Il tira de sa poche une boîte d'allumettes chimiques et voulut allumer la lanterne.

Un coup de vent d'une violence inouïe l'éteignit presque aussitôt, mais il avait eu le temps de voir qu'il se trouvait à deux pas du figuier.

Sous la rafale des arbres du jardin et ceux des propriétés voi-